GENEVE

Année XXXII - N° 892 - 17 FEVRIER 1934

LE RÉVEIL anarchiste

Il faut abolir complètement dans le principe et dans les faits, tout ce qui s'appelle pouvoir politique, parce que tant que le pouvoir politique existera, il y aura des dominateurs et des dominés, des maîtres et des esclaves, des exploiteurs et des exploités. Le pouvoir politique une fois aboli, il faut le remplacer par l'organisation des forces productives et des services économiques.

Michel BAKOUNINE.

REDACTION ET ADMINISTRATION : Rue des Savoises, 6 GENÈVE

PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS — Le numéro : 15 centimes

SUISSE ET UNION POSTALE Abonnement : Une année, fr. 5.— Six mois, fr. 2,50

COMPTE DE CHÈQUES POSTAUX Le Réveil, No I. 4662. Genève

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs pour le grand nombre de fautes d'impression dans notre dernier numéro, par une erreur très regrettable une partie des épreuves n'ayant pas été lues.

EN AUTRICHE

Un pays de plus se trouve sous la botte fasciste et une fois de plus ceux qui faisaient du fascisme un phénomène exclusivement italien reçoivent un cruel démenti.

D'aucuns vont prétendre jusqu'à la plus effrayante démonstration du contraire que tout de même en Autriche nous ne verrons pas les brutalités et les infamies d'Italie et d'Allemagne. Toutefois, d'après les dernières dépêches qui, sans doute, sont édulcorées, nous apprenons que déjà le Parti socialiste est hors la loi et, ce qui est pis, hors d'état de se défendre avec succès.

La grève générale, si elle n'est pas l'explosion d'un peuple tout entier, mais seulement d'une partie, ne peut signifier grand'chose. Et puis, si elle ne sert qu'à élever une protestation sans être suivie de mesures d'ordre pratique, propres à un rétablissement de positions et à réaliser en plus quelques revendications, son effet sera à peu près nul. Inutile de dire que, faute de mieux, nous sommes heureux que même une grève générale soit tentée, dût-elle ne servir qu'à justifier la répression! Oui, il n'y a rien de plus horrible que l'acceptation de la servitude sans autre, comme ce fut le cas en Allemagne. Les niais et les fourbes qui ont voulu rejeter la faute de leur impuissance sur l'héroique Van der Lubbe oublient que le siège du Parti communiste (Liebknechthaus) avait déjà été occupé trois jours avant l'incendie du Reichstag. Et il n'y avait pas eu la moindre tentative de résistance de la part des centaines de mille communistes que comptait la ville de Berlin.

A remarquer que notre bonne presse bourgeoise ne formule pas la moindre protestation, pas même la moindre réserve. Bien entendu, tout le personnel gouvernemental qui avait juré devant Dieu de défendre la République et d'en faire respecter la constitution ne se voit nullement reprocher son parjure. Et ce sont ces gens-là qui nous parlent de morale et de valeurs spirituelles. Les socialistes autrichiens ne pouvaient certes pas être accusés d'avoir fomenté des désordres, d'avoir employé d'autres moyens que ceux strictement légaux. La seule chose qui pourrait leur être reprochée, c'est leur acceptation des violations répétées de la légalité par leurs ennemis.

Lorsque les Berra, les Gottret et les Payot de Genève invoquent le respect du droit et de la liberté, tandis qu'ils approuvent ou font le silence sur ce qui se passe en Italie et en Autriche, ils nous fournissent la preuve d'être simplement de répugnants menteurs.

Mussolini se vantera sans doute d'avoir conquis un pays de plus au fascisme, mais en réalité il se trouvera, d'autre part, à avoir favorisé un impérialisme en parfaite opposition avec le sien. Car l'Autriche ne sera pas fasciste, mais naziste, le moindre doute à cet égard n'est pas possible.

Tout cela aggrave une situation générale qui n'était déjà que trop menaçante. D'aucuns appellent au secours quelque peu naïvement les démocraties, qui ne savent pas même s'imposer à leurs préfets de police. D'autres nous servent une furibonde déclamation révolutionnaire pour conclure à la dictature, justifiant ainsi la bourgeoisie de prendre les devants, et puisque dictature il faut, d'imposer la sienne.

Nous payons cher en ce moment un profond désarroi dans les idées, un renversement des véritables valeurs morales par l'exaltation de la formule « **le pouvoir, tout** le pouvoir », venant remplacer celle : ni dieu, ni maître, soit la liberté, toute la liberté.

P.-S. — Cet article était déjà écrit, lorsque nous apprenons par la presse que les ouvriers de Vienne et de la Styrie ont tenté un dernier effort héroïque pour s'opposer au fascisme. Nous craignons que ce soit malheureusement trop tard. Bien entendu, la loi martiale a été proclamée contre les défenseurs de la Constitution et de la loi, alors qu'elle ne l'avait pas été contre des bandes nazistes armées et payées par l'étranger pour supprimer l'indépendance de l'Autriche. Hitler, le pape et Mussolini triomphent, et il est à craindre que ce soit pour longtemps. L'ignoble comédie diplomatique a recommencé entre les partenaires de Londres, Paris et Rome. Elle ne servira qu'à légitimer le crime commis contre les travailleurs.

NOTRE PROGRAMME

Nous donnons ici le texte de la circulaire, rédigée sur la fin de 1919 par notre camarade Malatesta et annonçant la parution du quotidien anarchiste Umanità Nova. *Il nous semble fort bien résumer nos moyens et nos buts.*

—o—

Nous sommes anarchistes, anarchistes au sens propre et général du mot, c'est dire que nous voulons détruire l'organisation sociale dans laquelle **les hommes, en lutte** entr'eux s'exploitent et **s'oppriment ou tendent** à s'exploiter et à s'opprimer les uns les autres pour aboutir à la constitution d'une nouvelle société dans laquelle chacun, grâce à la solidarité et à l'amour pour tous les autres, trouvera la liberté complète, la plus grande satisfaction possible de ses propres besoins et désirs, le plus grand développement possible de ses facultés intellectuelles et affectives.

Quelles sont les formes concrètes dans lesquelles pourra se réaliser cette vie souhaitée de bien-être et de liberté pour tous, personne ne saurait le dire exactement; personne, surtout étant anarchiste, pourrait songer à imposer à autrui la forme qui lui semble la meilleure. L'unique façon pour parvenir à la découverte du mieux, c'est la liberté, liberté de groupement, liberté d'expérimentation, liberté complète sans autre limite sociale que celle de l'égale liberté des autres.

Il y a des anarchistes qui aiment se qualifier communistes, ou collectivistes, ou individualistes, ou autrement. Le plus souvent c'est une question de mots interprétés différemment qui obscurcissent ou cachent une identité fondamentale d'aspirations; parfois il s'agit simplement de théories, d'hypothèses avec lesquelles chacun explique et justifie différemment des conclusions pratiques identiques.

Nous ne voyons pas de raisons à ce que ces différentes catégories de camarades ne puissent collaborer à une œuvre commune, lorsque le but est commun et les moyens ne sont pas contradictoires.

D'autre part, il y a des anarchistes qui donnent le maximum d'importance au fait révolutionnaire qui brise violemment la violence étatiste et la domination capitaliste, afin de créer le nouveau milieu de liberté rendant possible l'ascension des masses à une vie plus haute; et il y en a qui ont plus de confiance dans l'extension graduelle de l'idée au moyen de la propagande et de l'éducation.

Cela dépend d'une différente appréciation de la situation, ou simplement d'une question de tempérament ou d'aptitudes personnelles; mais ne nous paraît pas devoir empêcher une cordiale coopération et une utile division du travail.

Quoi qu'il en soit, toutes ces différentes tendances ou écoles, si l'on veut les appeler ainsi, trouveront en *Umanità Nova* leur organe et leur champ ouvert, pourvu qu'elles acceptent les principes suivants, qui sont, selon nous, le phare qui guide le mouvement anarchiste et la voie par laquelle il doit avancer.

—o—

Lutte contre l'ignorance, contre le mensonge religieux, contre les préjugés, les rivalités et les haines de nationalité ou de race; lutte contre l'esprit de domination d'une part et de soumission de l'autre; lutte contre les institutions économiques et politiques en vigueur sans aucune transaction ou coopération avec les classes patronales ou avec les organes étatistes; préparation morale et technique des masses à l'avènement d'une société où tous aient libre accession à la terre, aux matières premières, aux instruments de travail, en sorte que personne ne soit forcé de vendre son propre travail et à se faire exploiter par celui qui détient les moyens de production et ne s'en sert pas directement avec son travail personnel; — et où chacun soit complètement libre, sans que personne, individu ou corporation puisse lui imposer par la force sa propre volonté.

Donc:

Abolition du capitalisme, avec son système de production fait au profit de quelques-uns au lieu que pour la satisfaction des besoins de tous, et avec ses conséquences de misère et de dégradation des masses prolétariennes.

Abolition de l'Etat, quelle que soit son affublation, avec ses organes législatifs, judiciaires et militaires.

Constitution de libres communautés (communautés anarchiques), unies volontairement par une fraternité et une coopération effective avec tous les peuples du monde.

Et, pratiquement, le jour où le gouvernement sera renversé et il en résultera ainsi la possibilité matérielle:

Prise de possession (autant que possible ordonnée et avec initiative et direction de groupes conscients) par le peuple insurgé de toutes les richesses existantes, maisons, denrées alimentaires et autres articles de consommation, et distribution équitable entre tous, proportionnellement aux besoins et aux quantités disponibles.

Expropriation, par les travailleurs, de la terre, des usines, des moyens de transport, des matières premières, des machines et autres instruments de travail, et organisation immédiate de la production et de l'échange, aux soins de tous, au profit de tous, selon les modes, toujours modifiables et perfectionnables, jugés les meilleurs par les intéressés.

Organisation prompte de l'instruction publique, ouverte à tous à tous les degrés, des services médicaux et hygiéniques, et des plus urgents assainissements du territoire en révolution, afin d'augmenter la production et de l'adapter aux besoins et aux jouissances humains.

Résistance organisée contre les tentatives possibles de réaction et de restauration du régime déchu.

Opposition à toute tentative de nouveaux gouvernements, de nouvelles organisations autoritaires et oppressives.

Ce sont là les principes et les buts qui nous unissent. Mais si par hasard, il y avait de ceux qui, tout en se disant anarchistes, se désintéressent du sort de la généralité et veulent *leur* liberté et *leur* perfectionnement individuels sans se soucier du bien-être, de la liberté et de l'élévation morale et matérielle des autres, ou de ceux qui pensent pouvoir arriver à la liberté au moyen de l'autorité — eh bien, nous ne pouvons les empêcher de s'appeler comme ils veulent, mais nous disons que leur anarchisme n'est pas le nôtre. Ils pourront même trouver hospitalité dans le journal, mais uniquement à titre d'information et de discussion aux fins de notre propagande.

Mais, surtout, tout en faisant une certaine place aux tractations théoriques et aux expressions littéraires, nous n'entendons pas faire de l'académie.

Les temps sont trop agités, les événements se suivent avec trop de hâte pour permettre aux militants de s'attarder en discussions absolues et en attitudes artistiques.

Nous voulons, nous devons être un organe de bataille.

Lorsque le système en vigueur, capitaliste et étatiste, a produit ses pires fruits; lorsque la nécessité d'une transformation sociale est évidente pour tous ceux qui pensent, sans être aveuglés par la peur sordide d'avoir à renoncer aux privilèges usurpés; lorsque tout le pays est souffrant et frémissant; lorsque la révolution s'annonce fatale et imminente et il n'est plus question que de la direction plus ou moins radicale à lui donner — nous ne pouvons plus nous borner à être une patrouille de précurseurs qui prêche et lutte pour un lointain idéal de perfection, qui prévoit et sémonce dans le désert, se contentant d'avoir raison... après que les faits se sont passés.

Nous devons être une force vivante, qui participe continuellement et efficacement, et partant au moment même où l'occasion se présente, à la détermination des faits sociaux, afin d'empêcher qu'ils soient exploités par les malins qui profitent de la naiveté des humbles, et les achemine vers la pleine réalisation de l'idéal libertaire.

Pour cela nous devons porter notre propagande au milieu des masses profondes. Nous devons faire entendre notre voix et exercer notre action dans toutes ses luttes ouvrières, dans tous les mouvements populaires. Partout et toujours, nous devons susciter dans ceux qui souffrent la conscience claire des injustices dont ils sont victimes et l'impatience d'en finir; leur inspirer la confiance dans leurs propres forces et les pousser à agir eux-mêmes, directement, en coopération avec leurs camarades de peines et d'aspirations.

C'est là l'œuvre pour laquelle nous faisons appel à tous les généreux qui aspirent à la rédemption humaine. Nous faisons appel à tous, à ceux qui viennent aussi des classes privilégiées, s'ils éprouvent toute la honte de leurs privilèges de classe, faits des angoisses, des tortures, de l'avilissement des travailleurs, afin qu'ils viennent à nous sans calculs, sans ambitions, uniquement pour satisfaire un besoin de bien, un souffle d'amour. Mais, surtout, nous faisons appel aux prolétaires conscients, puisque l'histoire leur assigne la tâche d'être les facteurs principaux des prochains changements sociaux.

Aux camarades, aux anarchistes, nous disons: donnez votre appui chaleureux, constant à votre quotidien, si son œuvre vous semble utile; mais ne pensez pas avoir ainsi accompli toute votre tâche.

Le quotidien n'est qu'un de nos moyens d'action. Si au lieu de susciter de nouvelles forces, des initiatives plus audacieuses et plus entraînantes, il devait absorber toutes nos forces et étouffer toute autre activité, ce serait un malheur au lieu d'une affirmation de vigueur, un témoignage de force, de vie et de hardiesse.

En outre, il y a une partie du travail qui ne peut, par définition, être faite par le journal ou par les journaux. Le journal devant parler au public, doit nécessairement parler en face de l'ennemi, et il y a des circonstances dans lesquelles l'ennemi ne doit pas être renseigné. A cela les camarades doivent pourvoir séparément.

Et maintenant au travail.

Errico MALATESTA.

Inconscience ou impudence.

Le dictateur Staline, dans son discours prononcé au XVIIe Congrès du Parti communiste russe, a dit entr'autres:

Les classes dirigeantes des pays capitalistes détruisent énergiquement ou suppriment pratiquement les derniers restes de démocratie parlementaire et bourgeoise qui pourraient être utilisés par la classe ouvrière dans sa lutte contre les oppresseurs, jettent les partis communistes dans l'illégalité et recourent directement à des mesures terroristes pour le maintien de leur dictature.

Fort bien, mais M. Staline ne fait-il pas exactement la même chose pour son compte? Tout parti en dehors du sien, n'a-t-il pas été jeté dans l'illégalité et le terrorisme n'est-il pas systématiquement appliqué par lui?

Mais, évidemment, les hommes au pouvoir ne peuvent que se former l'idée qu'il y a pour eux une morale, une logique, une liberté particulières inadmissibles pour les autres.

Le travailleur ne lit pas „La Suisse", journal fasciste.

Le triomphe de l'équivoque

A propos des troubles parisiens

Un demi-siècle de socialisme parlementaire a abouti à l'impuissance des travailleurs et partant au fascisme. D'aucuns jugeront peut-être notre accusation infondée ou du moins exagérée, mais voyons les faits.

Le parlementarisme a fonctionné à peu près régulièrement aussi longtemps qu'il n'y a eu que deux fractions bourgeoises en présence. Mais du jour où les partis se sont multipliés et il ne s'est plus trouvé de majorité stable, la machine s'est trouvée détraquée. Elle l'eût été, d'ailleurs, n'importe comment, et nous renvoyons pour cela au fort beau livre, *Les assemblées parlantes*, d'Emile Leverdays, paru il y a plus d'un demi-siècle.

Mais nous voulons ici nous en tenir au parlementarisme socialiste. Que pouvaient faire les socialistes aux Chambres, sinon sanctionner, légitimer par leur présence toutes les mesures qu'elles ne pourraient manquer de prendre contre le monde du travail? Et si protestations il devait y avoir, c'était à la masse même à les élever et non à quelques élus impuissants par leur nombre même. Au lieu de cela, la masse était surtout agitée en vue des élections; pour tout le reste, le calme, autant dire l'indifférence, la carence, l'absence systématiques lui étaient conseillées.

Il arriva ce que nous avions prévu. Ou le parlementarisme socialiste demeurerait absolument impuissant, ou venant à gêner le moins du monde l'exploitation et la domination capitalistes, le gouvernement bourgeois sortirait de la légalité. C'est ce qui s'est produit en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Autriche et un peu partout dans une forme plus ou moins violente. Que peut bien signifier alors se dire légalitaire pour laisser sacrifier la légalité, sans y opposer autre chose que des protestations verbales? Et n'est-ce pas là ce qui s'est produit, sans que des organisations groupant des millions d'hommes aient opposé une résistance d'ensemble? Il n'y eut que quelques actions de groupes ou individuelles, d'ailleurs condamnées par tous les soi-disant scientifiques du socialisme.

—o—

Serrons la question de près. En quelle situation se sont trouvés les parlementaires socialistes? Prenons la France. Il ne leur restait qu'appuyer la politique des radicaux, en opposition nette avec les revendications socialistes. S'ils votaient contre les radicaux, ils amenaient la formation d'un cabinet d'union nationale à tendance fasciste. Entre temps, avec la complicité de l'état-major de l'armée où ils sont les maîtres, et de la préfecture de police de Paris plus puissante que le gouvernement en charge, la haute finance, les marchands de canons, la cléricanaille, les spéculateurs les plus louches organisaient leurs bandes qui allaient troubler et dissoudre par la violence toute réunion ouvrière, libre-penseuse, pacifiste et même radicale, et devaient ensuite descendre dans la rue pour réclamer le fascisme. Et par un renversement de rôles inoui, cette tourbe immonde voulant ramener le pays à un régime de suppression de tout droit et de toute liberté, à une dictature ne permettant plus aucune critique, contrôle et enquête, à un terrorisme avec tribunaux militaires en permanence, à un gaspillage de richesses publiques tout au profit de hiérarchies hideuses, — cette tourbe, disons-nous, se levait pour protester au nom de l'honnêteté, du droit, de la morale, de la liberté, des valeurs spirituelles, etc. Et le socialisme se trouvait être neutre et pleutre à souhait, aussi bien impuissant dans la rue qu'au parlement. Nous laissons ici de côté les grotesques qui se croient bien révolutionnaires en hurlant à la Chambre: « Les soviets! Les soviets! », alors que les gens qui en tirent les ficelles ont ôté tout rôle et toute fonction aux soviets pour les écraser sous leur dictature à la fasciste.

La constatation effrayante est que l'équivoque propre au parlementarisme s'est installée dans les rues et y domine aussi. Chiappe, l'ami de Stavisky et de Dubarry, devient le porte-drapeau des honnêtes gens! L'émeute gronde pour la réaction et non pour la révolution; les hommes qui ont fait perdre à l'épargne française un nombre incalculable de milliards dans des emprunts lancés pour compte des marchands de canons, se présentent comme les personnages intègres appelés à faire triompher la justice.

—o—

Malgré tout, les ouvriers sentaient qu'ils ne pouvaient rester indéfiniment spectateurs impassibles, laisser triompher le fascisme sans autre, et alors l'*Humanité* (nº du 3 février) de les tancer ainsi:

L'activité fasciste qui s'est développée ces derniers jours inquiète fortement le prolétariat français et plus particulièrement le prolétariat parisien.

Or, en présence de bruyantes manifestations des groupes les plus réactionnaires et chauvins de la bourgeoisie française, manifestations organisées d'ailleurs par le gouvernement Chautemps-Chiappe, un certain énervement gagne nos camarades. On réclame, par exemple, des manifestations monstres sur les grands boulevards parisiens. Ces conceptions se manifestent même dans notre parti, essayant de ressusciter la vieille théorie anarcho-syndicaliste des « minorités agissantes », condamnée par le marxisme et par les faits.

Nous le répétons: pas d'énervement. Application sérieuse et raisonnée de résolutions de l'Internationale communiste et du Comité central. Lutte bolchevique ferme et tenace pour les masses et à la tête des masses, en premier lieu, pour les revendications immédiates. Ainsi seulement nous barrerons la voie au fascisme.

La science marxiste est le plus souvent invoquée pour ne rien faire et non pour faire. Mais en somme nous avons ici la preuve que les très révolutionnaires chefs communistes conseillaient une fois de plus le calme aux ouvriers impatients d'agir. Les syndicalistes et anarchistes, n'en déplaise à Marty, embrigadé et corrompu par le bolchevisme, ont su, à l'époque de l'affaire Dreyfus, empêcher les hordes antisémites, royalistes, cléricales, militaristes de prendre le dessus. Sans attendre des ordres ils n'ont pas hésité à les affronter partout et à les vaincre. Nous souhaitons ardemment que les très savants marxistes sachent en faire de même aujourd'hui.

Quelle revendication plus immédiate que celle du droit à la vie publique pour la presse, les syndicats, les partis d'avant-garde? Sans ce droit, la fameuse action de masses devient presque inconcevable. Quelques résistances et quelques révoltes peuvent bien se dessiner par ci par-là, mais sans grand résultat. Leur importance résidera surtout dans les difficultés à vaincre pour les tenter quand même.

Mais n'insistons pas, puisque le lendemain l'*Humanité* tout à coup demandait au prolétariat parisien de s'énerver et de s'ébranler! Mais pour faire quoi? Pour se mêler à la masse des réactionnaires et des inconscients et avoir l'air, « minorité agissante », de la guider. En réalité, le rôle joué n'était plus que celui de suiveurs venant aider à ouvrir et non à barrer la voie au fascisme. Au lieu d'attaquer ce dernier dans ses repaires et l'obliger à abandonner l'offensive pour se défendre à son tour, les communistes ne firent que l'aider bénévolement. Cette offensive, aurait-elle réussi, que le bénéfice allait au fascisme et non au bolchevisme. C'est ainsi qu'en Prusse, les communistes aidèrent les fascistes à débarquer les social-démocrates pour les voir remplacés par les nazistes. A Paris, ils ont travaillé, le voulant ou non, pour Chiappe, Tardieu et Daudet, auxquels la soirée du 6 février fut surtout favorable. Pauvre tactique *scientifique* aboutissant à de tels résultats.

—o—

Nous écrivons avant de connaître toutes les suites de la soirée du 6 février. Mais nous pouvons ici formuler quelques conclusions générales.

1. Les socialistes en appelant les travailleurs aux urnes ont fait évidemment le jeu de la bourgeoisie. Ils ne pouvaient, en effet, pour tenter quelque chose qu'appuyer l'une des deux fractions bourgeoises en présence; en ne le faisant pas, ces deux fractions étaient amenées à s'unir dans un front antisocialiste commun.

2. La légalité, dans la mesure où elle pourrait être momentanément utile aux travailleurs, est brutalement bafouée et violée par la bourgeoisie. Celle-ci ne saurait admettre de céder légalement la place, aussi a-t-elle recours au fascisme.

3. Les travailleurs éduqués à une activité strictement légale se trouvent désemparés en présence du recours à la force brutale. La bourgeoisie, d'ailleurs, en plus des forces de police, peut se payer des bandes enrôlées pour les pires violences et sûres de l'impunité.

4. L'équivoque parlementaire passe du parlement dans la rue. Car la réaction la plus odieuse prend à un moment donné la forme d'opposition au gouvernement en charge. Le socialisme, englué dans les manœuvres parlementaires, se trouve à devoir choisir entre un gouvernement plus ou moins démocratique bourgeois ou une dictature fasciste. Les déclamations contraires ne signiifent rien et ne peuvent tromper que des suiveurs aveugles et sourds.

5. L'action de la rue déconseillée et défendue aux masses travailleuses se trouve permise, pratiquée et mollement réprimée lorsque nos pires ennemis y ont recours. En parfait accord avec la police, nous voyons les fascistes de toutes nuances faire figure de révolutionnaires.

6. Les pires tromperies sur les prétendus effets bienfaisants obtenus par les dictatures, alors qu'elles ne font qu'aggraver toutes les conditions d'un pays, trouvent malheureusement créance dans la masse. Même le fait que tout mouvement fasciste est subventionné par les magnats de l'industrie, de la banque, du commerce et les grands agrariens n'empêche pas beaucoup de croire que c'est un mouvement contre les puissances d'argent!

7. La propagande bolcheviste et celle fasciste en faveur d'une forme politique dictatoriale ont empoisonné, troublé, faussé l'opinion publique. La liberté paraît le mal à combattre, l'autorité, le pouvoir fort, le bien suprême à souhaiter. Au lieu d'une besogne d'affranchissement il se fait ainsi un grand travail d'asservissement.

Ces constatations faites, comment ne pas comprendre que notre rôle d'anarchistes est plus que jamais utile, nécessaire, indispensable? Ce n'est pas parce que la tromperie la plus grossière triomphe, que la vérité cesse d'être la vérité. La dictature, malgré tous les maux qu'elle produit, est aujourd'hui à la mode; mais cela est une raison de plus pour la combattre sous toutes ses formes et réclamer une liberté, sans laquelle la vie perd toute dignité et toute valeur.

Van der Lubbe

Dans le *Libertaire*, Jean Gally insiste dans ses commentaires malheureux sur l'affaire Van der Lubbe. Voici en effet ce qu'il écrit:

Je tiens donc à préciser que la preuve n'a pas été faite que Van der Lubbe n'a pas été poussé ou aidé, à son insu, par ceux qui voulaient faire le procès du communisme et du prolétariat allemand.

Le mystère reste entier.

D'un autre côté, nous ne pouvons considérer le fait d'incendier un monument comme un geste révolutionnaire. On a dit: Le Reichstag était le symbole du parlementarisme d'où sont sortis la guerre mondiale et le fascisme. Est-ce du seul Reichstag qu'est sortie la guerre mondiale? L'Italie aussi n'a-t-elle pas son fascisme? Et considérerait-on, par hasard, comme un geste révolutionnaire le fait d'incendier le quelconque bâtiment qui abrita le Parlement français en 1914 à Bordeaux?

C'est pénible d'avoir à apprendre à un camarade que la charge de faire la preuve incombe à celui qui affirme un fait et nullement à celui qui le nie. Van der Lubbe a eu une foule d'ennemis, qui ont mobilisé les plus grands juristes du monde contre lui, ont cherché, fouillé, enquêté et n'ont pu apporter même un commencement de preuve. Que pouvait faire Van der Lubbe sinon donner un démenti à ses accusateurs?

Van der Lubbe fut un militant, qui a subi de la prison comme tel et dont les écrits prouvent la parfaite probité. Il est au surplus prouvé que les communistes ont forgé à son égard des faux. Cela ne suffit-il donc pas pour juger de l'infamie de toute leur campagne?

Mais voilà! Van der Lubbe n'a pas incendié tous les bâtiments du monde d'où est sortie la guerre, donc il n'est pas un révolutionnaire! Nous nous rappelons avoir lu à propos des incendies des communards de Paris que c'est bien là l'arme du désespoir. La situation où s'est trouvé Van der Lubbe n'était-elle pas désespérée?

Et surtout il ne faudra plus faire niaisement de l'incendie du Reichstag la cause de la réaction et des persécutions en Allemagne. Il n'est pas permis d'ignorer que quatre jours auparavant, la Maison de Liebknecht, siège du Parti communiste, avait été occupée par les nazis sans rencontrer la moindre résistance. Et alors?

Etre chassé de chez soi sans rime ni raison, voir l'ennemi envahir et s'installer à la Centrale même du Parti, en violation du principe sacro-saint de la propriété privée, ne signifiait donc pas le commencement de l'illégalité, de la persécution, du terrorisme? Certes, Van der Lubbe ne pouvait à lui seul occuper l'édifice du Reichstag; que pouvait-il faire, sinon essayer de le brûler pour répondre au coup de l'ennemi? La nouvelle théorie révolutionnaire consisterait-elle à recevoir les coups sans riposter ou en donnant rendez-vous à l'ennemi aux urnes?

Répétons enfin pour clore cette polémique malencontreuse, que Van der Lubbe ne s'est jamais dit anarchiste et nous l'avons simplement défendu pour l'héroique révolté qu'il a été sans doute.

LAUSANNE

La Muse rouge.

Nous attirons l'attention de ceux que cela intéresse qu'il vient de se former à Lausanne un groupement, neutre sur le terrain de la politique ouvrière, de propagande sociale par la chanson, le théâtre et ses variétés. Le local et l'adresse du groupement qui prend le nom de « La Muse rouge », sont: Café de la Tour, rue de la Tour, Lausanne.

Ceux que la question intéresse seront les bienvenus parmi nous. Pour des renseignements supplémentaires, prière de bien vouloir écrire à l'adresse indiquée plus haut.

Le Comité de la Muse Rouge.

L'ex-Kaiser et Hitler

Nous donnons à titre documentaire cet article paru dans la Tribune de Genève. *Il dépeint d'un côté la lâcheté, l'immoralité et la bassesse de la gent princière, de l'autre il montre que les socialistes au lieu de liquider définitivement avec leurs biens toutes les anciennes maisons régnantes, n'ont pas même osé ce que les hitlériens viennent de faire. Les socialistes s'inclinaient devant les rescapés du régime monarchique; Hitler les oblige à s'incliner devant lui et leur signifie un congé définitif du pouvoir. Douloureuse comparaison que nous sommes malheureusement obligés de faire!*

Comment dépeindre la déception de ceux qui, prenant Hitler pour le fourrier de la monarchie, le voient définitivement franchir le Rubicon. Elle est immense.

Avec l'habileté qui est la sienne, le Führer, depuis de longues années, avait su reléguer à l'arrière-plan la question de la forme de l'Etat, donnant des gages aux monarchistes et aux républicains à la fois. Certes, il était entendu que sa préférence allait à la monarchie, mais il avait eu soin de préciser que la question ne se poserait pas tant que l'Allemagne lutterait pour la vie.

L'ambition de Hitler s'est accrue en même temps que ses succès. Ceux qui l'avaient cru un instrument docile entre leurs mains sont aujourd'hui à ses ordres, s'estimant heureux de ne pas connaître les rigueurs d'un camp de concentration. Les monarchistes sont rappelés, les derniers, à la réalité.

— Nul autre que le Führer, vient de s'exclamer le conseiller d'Etat Grote, n'est appelé à diriger les destinées du peuple allemand pendant des dizaines d'années encore et c'est lui qui désignera son successeur.

C'est une attaque contre la monarchie et contre l'idée monarchique elle-même telle qu'on n'en avait jamais vue du temps de la république de Weimar. M. Goerlitzer, autre coryphée du parti national-socialiste, en confondant publiquement monarchistes et communistes dans la même réprobation, traduit la pensée de Gœbbels, de Gœring et probablement de Hitler lui-même. Car il y a eu simultanéité, les charges à fond contre l'ex-Kaiser se produisant dans toute l'Allemagne. Il y a même lieu de croire, devant cette ampleur et cette soudaineté, que le ministère de la propagande est à l'origine de cette offensive de grand style, savamment mise en scène.

VAINS ESPOIRS

Les hitlériens, vigilants, réalistes, ne s'embarrassant pas de fausse sentimentalité, s'en prennent à l'idée du « Kaisertum » avec une brutalité qui a dû faire tomber de très haut le châtelain de Doorn. Car ce n'est un secret pour personne que l'ex-empereur d'Allemagne, de plus en plus impatient, espérait rentrer en Allemagne, appelé par Hitler dont il constate la grande popularité, certes, avec beaucoup d'amertume, mais aussi avec la sérénité du maître prêt à récompenser les services rendus. Tout l'avait renforcé dans l'opinion que son heure allait sonner: l'amitié du chancelier avec son fils, le prince August-Wilhelm, la décision prise par le cabinet d'empire de dissoudre la cour d'arbitrage départageant les « pays » et les anciennes maisons régnantes dans la question de l'indemnité accordée à celles-ci, les incessantes marques d'estime prodiguées aux princes déchus — la Diète de Mecklembourg, sur l'ordre du statthalter, vient d'abandonner le château ducal, siège du Parlement depuis 15 ans, pour une vieille bâtisse. Les statthalters n'avaient ils pas reçu l'ordre de raccrocher aux murs des écoles à côté de ceux du Führer, les portraits du Kaiser enlevés en 1918?

Tout semblait donc pour le mieux entre Hitler et l'ex-Kaiser, dont les fils se mettent tous au garde-à-vous devant l'ancien sergent devenu chancelier d'Allemagne. La princesse Hermine a fait plus que jamais la navette entre Doorn et la capitale, sans avoir été, cependant, admise aux « premières » auxquelles assistait le chancelier. C'est elle, d'ailleurs, qui fut involontairement la cause d'un premier froid entre Berlin et Doorn. L'empereur, sur le tard, après avoir refusé pendant dix ans ce titre à son épouse, vient de la créer « impératrice ». Dans le camp national-socialiste, on y a vu une prétention hors de saison en même temps qu'une mesure d'intimidation à laquelle Hitler et les siens n'ont répondu que par de la mauvaise humeur.

INTERVENTION INOPPORTUNE

La raison de la rupture survenue entre le chancelier et le Kaiser est la lettre que Guillaume II vient de faire parvenir à un groupe de fidèles à Bonn, et où il annonce son prochain retour en Allemagne dans des termes dépourvus de toute ambiguité. Ce message privé n'expliquerait toutefois pas à lui seul la violence et l'étrange promptitude de la réaction naziste. Pour qu'un homme aussi calme que M. Darré, le ministre de l'agriculture, s'enhardisse jusqu'à dire: « Que le châtelain de Doorn reste chez lui! Le peuple allemand n'en a que faire! », il a fallu autre chose. Le Kaiser d'après les bruits qui circulent à Berlin,

aurait voulu pour commencer se retirer à Oehls, en Silésie, dans les terres appartenant à son fils aîné. A l'occasion de ce retour et au moment de quitter la Hollande, il aurait songé à lancer une proclamation datée du 27 janvier: son 75me anniversaire! Il fallait à tout prix le détourner de son projet. L'entêtement de Guillaume, ainsi que l'activité bruyante d'un certain nombre de ses partisans en Allemagne auraient poussé le Führer à des mesures irréparables. Le Kaiser, s'il veut rentrer en Allemagne, ne pourra le faire qu'à titre de simple citoyen allemand, et ce retour suscitant toutes sortes d'inquiétudes — dans l'ensemble, le mouvement monarchiste a pris beaucoup d'ampleur — ne devra s'opérer que si l'ex-empereur, prêt à servir la nouvelle Allemagne comme n'importe quel autre Allemand consent à reconnaître sans aucune restriction l'autorité de Hitler. Ce qui revient à dire que tout comme ses fils et comme le dernier des S. A., l'empereur Guillaume, en qui s'incarne le deuxième empire, devra s'incliner devant les emblèmes du troisième et adopter le salut de tous les Allemands, le « Heil Hitler », bras levé. Hitler, obsédé par les questions les plus diverses, adonné entièrement à sa tâche d'unifier et de refondre l'Allemagne, ne tolérera, dit-on, de diversion d'aucune sorte.

Le moment est du reste excessivement critique. Hindenburg, grippé, est au lit depuis samedi. Vu son grand âge, on peut s'attendre à une issue fatale. Ce n'est pas au moment où sa succession commence à préoccuper tous les esprits, que l'Allemagne nationale-socialiste se soucie d'avoir le vieil homme de Doorn sur les bras. De la façon la plus cynique, les porte-parole de Hitler viennent de proclamer très haut que le Reich a « d'autres chats à fouetter ». On a fait comprendre à l'ex-Kaiser, en termes d'une brutale franchise, qu'il ne doit plus gêner et qu'il aurait tort d'insister.

Le président du Reich, demain, s'appellera Hitler et Guillaume n'y verra que du feu. Pour achever de l'arracher à ses illusions, le chancelier a fait dissoudre l'organisation nouvellement créée sous le nom de « Mouvement de l'empereur ».

Les socialistes-nationaux sont capables de tous les revirements si leur intérêt l'exige. Dans leur célèbre chant « Horst Wessel » se trouvent les mots: « Contre le front rouge et la réaction, nous marchons! » La persécution des communistes passe pour l'instant au second plan. On sonne l'hallali des monarchistes. Mais, en l'occurrence, on ne saurait accuser les hitlériens d'avoir été infidèles envers eux-mêmes. Ce parti, pour redevenir un mouvement ou pour le rester, a besoin de la lutte; peu importent en fin de compte les objectifs qu'il poursuit. C'est en luttant pendant quinze ans qu'il a réussi à éviter l'artério-sclérose dont ont été atteints tous les autres partis. C'est d'ailleurs le seul moyen pour lui d'échapper à cette terrible menace de stagnation que représente l'adhésion massive de quatre millions d'Allemands convertis en l'espace d'un an au parti.

STRICTE OBEISSANCE.

Il me reste à rapporter un fait personnel qui fait mesurer toute l'étendue de la déchéance et de la volontaire abdication de la maison Hohenzollern devant le chancelier Hitler. Ayant eu l'occasion de rencontrer le prince Auguste-Wilhelm, deuxième fils du Kaiser, je lui ai demandé de m'expliquer dans quelles conditions il avait rejoint Hitler.

— Je vous le dirais volontiers, m'a répondu ce prince au profil attristé et qui ressemble beaucoup à Adolphe Menjou, mais le Führer m'a interdit de parler sans son autorisation. Demandez-la lui, et je vous donnerai toute interview que vous voudrez.

J'ai aussitôt écrit à M. Hitler en lui expliquant qu'il serait d'un très grand intérêt pour tout le monde d'apprendre de la bouche même d'un fils du Kaiser le récit de sa conversion au socialisme-national.

Le chancelier allemand m'a répondu par une lettre du 11 janvier où il dit: « Je vous serais obligé, Monsieur, de ne pas prendre d'interview au prince August-Wilhelm. » C'est tout. « Je dois respecter l'ordre de mon maître », m'a dit textuellement le prince, quand je lui ai montré la lettre.

Hitler mène la danse, c'est un fait et la volupté de l'obéissance fait passer des frissons dans toutes les épines dorsales allemandes, y compris celles des Hohenzollern, courbées plus bas encore que les autres.

W. DUESBERG.

Comme les autres

Nous recevons la traduction d'un article du camarade russe Maximow, paru dans *Delo Trouda* (10-XII-1933). Avec des citations empruntées aux œuvres de Lénine (notamment aux tomes XIV, XV et XVII), la preuve nous est fournie de la duplicité de Lénine, employant un langage anarchique dans ses discours au peuple, alors qu'il en employait un quelque peu différent pour ses initiés. Bien entendu une fois le pouvoir conquis, grâce précisément à des promesses mensongères, il jeta le masque et affirma en toutes choses exactement le contraire.

Nous en avions déjà acquis la conviction, rien qu'à la lecture du fameux programme du parti bolcheviste d'avril 1917, rédigé et revu par Lénine lui-même; mais Maximov nous fournit une collection particulièrement riche de contradictions les plus brutales.

Lénine ne fait donc pas exception, comme d'aucuns voudraient nous le donner à entendre, dans la longue série de politiciens et de conquérants du pouvoir. Il a été aussi fourbe, sinon plus, que tous ses autres congénères. Vouloir l'imposer à notre admiration simplement pour le grand rôle qu'il a été appelé à jouer, c'est précisément faire ce que l'histoire bourgeoise a toujours fait: laisser les masses dans l'ombre pour nous entretenir rien que des chefs d'Etat. La révolution était un fait avant que Lénine n'arrivât en Russie. Il a su s'en emparer au profit d'un nouvel absolutisme qui, après seize ans de domination sanglante, n'a nullement arraché le peuple à la misère. Celle-ci subsiste toujours.

Plus que jamais il faut donc se répéter que l'émancipation des travailleurs ne sera que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. Sauveurs et dictateurs sont la peste de l'humanité.

Grève générale en France

A Paris et dans les principaux centres ouvriers de la France, une grève générale antifasciste a eu lieu, avec une certaine ampleur et un certain succès. Nous nous en réjouissons, car elle a prouvé qu'il y a là des forces populaires de beaucoup supérieures en nombre à celles que la réaction peut aligner. Mais il ne faut pas oublier que la réaction peut compter sur la bienveillance policière et gouvernementale, alors que les forces ouvrières doivent s'attendre à être repoussées impitoyablement. Il est donc nécessaire de veiller continuellement et de se jeter sans tarder dans la lutte, au lieu de n'intervenir que « lorsque les choses se gâtent », ce qui pourrait bien vouloir dire trop tard.

D'autre part, il ne faudrait pas faire de la grève générale, à la suite de Georges Sorel, un véritable mythe, un mouvement possédant je ne sais quelle vertu en soi, sans qu'un but bien précis, pratique et matériel ne soit atteint. Les bandes fascistes à Paris ont renversé un gouvernement; les masses ouvrières, dans toute la France, n'ont rien imposé ni localement, ni nationalement. Le mouvement n'en a pas moins eu son importance, mais il serait bon de relire l'article sur la grève générale que Francisco Ferrer écrivait il y a plus d'une trentaine d'années et de bien s'en pénétrer, les militants du moins. Malheureusement les divisions semées par les politiciens sont trop profondes pour qu'elles puissent s'effacer même dans l'action. Il est, en effet, peu rassurant et peu encourageant de lutter à côté d'individus qui revendiquent sur vous et même contre vous, « le pouvoir, tout le pouvoir », ce qui vous réduira à « la servitude, toute la servitude ». Chaque groupement de politiciens ne réclame pas des droits communs à tous, mais un droit exclusif de domination sur la masse entière, dont il se prétend l'élite, la seule délégation légitime, l'unique direction possible, et c'est précisément ce qui rend difficile et presque impossible un front unique. Un mouvement général ne saurait être animé que d'un esprit libertaire. Dernièrement encore il nous a été servi un article d'Engels, où celui-ci raillait les anarchistes en soulignant que lorsqu'il s'agit de refouler, d'abattre, de vaincre des forces ennemies, nous faisons contre elles acte d'autorité. Piètre équivoque! L'individu qui brise ses chaînes ne fait pas acte d'autorité, mais de libération; tout empêchement par la force au rétablissement d'une exploitation ou d'une domination de l'homme par l'homme n'est rien moins qu'autoritaire mais libertaire par définition. Par contre l'institution d'une dictature de parti ou plus exactement de ses chefs, venant imposer à la masse, sous prétexte de la sauver, la soumission absolue propre aux pires régimes monarchiques du passé, refait simplement ce qu'il s'agissait de détruire. Que devient, d'ailleurs, par une telle méthode l'émancipation des travailleurs par les travailleurs eux-mêmes? En réalité, nous avons la création d'émancipateurs professionnels qui sont de véritables asservisseurs.

Comment s'entêter à appeler le peuple à la lutte pour le pouvoir et non pour la liberté? Il est désormais prouvé que la dictature du prolétariat est un mensonge encore plus odieux que la souveraineté du peuple. D'ailleurs, en quoi pourrait bien consister une émancipation sinon dans la possibilité de se diriger soi-même en dehors de toute contrainte, dépendance et assujettissement?

Un mouvement ne pourra gagner tous les bras, tous les cœurs et tous les esprits que lorsqu'il apparaîtra clairement qu'il ne s'opère pas uniquement au profit d'une faction.

A l'heure où nous écrivons, nous ne connaissons pas encore tous les épisodes qui se sont produits au cours de la grève générale. Souhaitons qu'elle ait révélé chez les participants une volonté, une initiative, une capacité d'action directe, car on ne saurait se défendre et s'émanciper autrement.

Le Dnieprostroï

Dédié à M.-D. Perret.

Du Travailleur, *sous la signature de B. Souvarine, en réponse à un article d'un autre collaborateur du même journal, ces renseignements sur le Dnieprostroi:*

...Notre camarade, parle des centrales électriques « monstres » construites au cours des dernières années.

Effectivement, le Dnieprostroi est un monstre. Lager en indique la capacité de production énergétique: 810,000 chevaux, mais il oublie de signaler que sur les 9 turbines de 90,000 ch., il n'y en a qu'une qui marche. Les 8 autres turbines ne turbinent pas. Autrement dit, on a dépensé une somme exorbitante, on a investi des milliards de roubles, on a couvert d'or et de dollars des spécialistes étrangers, on a exténué une masse d'ouvriers, on a dépouillé une multitude de paysans pour aboutir à édifier un « monstre » actuellement inutile et qui ne sera pas utilisable avant longtemps, avant la création et la mise en train d'une industrie neuve capable de dépenser la force motrice. Quant au prix de revient du kilowatt-heure, il faut renoncer à le calculer. Là encore, nous sommes en présence d'une monstruosité sans pareille. Seulement, les bolchéviks ont maintenant de quoi épater les touristes.

Les habitants de l'Ukraine, eux, sont moins enchantés car depuis le Dnieprostoi, ils n'ont plus d'éclairage électrique. C'est un fait. Des villes comme Kiev et Kharkow, et d'autres moins importantes, sont maintenant plongées, la nuit, dans l'obscurité partiellement ou en totalité, parfois par quartiers à tour de rôle. Dans les maisons, les écoles, les universités, il faut s'éclairer au pétrole (quand on trouve du pétrole, ce qui est un problème quasi insoluble en dépit des « succès » de l'industrie du naphte car le pétrole est exporté à vil prix pour payer les importations), et avec des lumignons préhistoriques sans verres, par conséquent fumeux et puants (car il n'y a pas plus de verres de lampes que d'autres objets manufacturés, que de bougies ou d'ampoules électriques). Le Dnieprostoi est là, mais pas les câbles pour transporter le courant ni le matériel pour l'utiliser.

Le *Travailleur* a publié ici même des extraits d'une lettre d'information parfaitement véridique, parue dans le *Bulletin* de Trotsky. Cette lettre décrit la situation à Kharkow, la capitale, privée d'éclairage, Elle dépeint aussi la misère affreuse des travailleurs du Dnieprostoi qui vivent en grande majorité dans de pitoyables baraques, dans la crasse et la vermine, sans eau, sans lumière, sans chauffage et souvent sans pain, car l'industrialisation à outrance a entraîné une véritable famine. A Kiev, la situation n'est pas meilleure. Lors de la visite d'Herriot, on a rendu à la ville l'électricité (pour 48 heures!), nettoyé les rues, raflé les enfants abandonnés, les mendiants et les vagabonds, aposté des miliciens en gants blancs, etc. Après quoi, tout est rentré dans l'ordre antérieur, c'est-à-dire dans le désordre, l'obscurité, la saleté et la misère.

Même au point de vue strictement technique, les bolchéviks n'ont aucun droit de se vanter du Dnieprostoi, construit sur les plans d'ingénieurs américains et allemands et avec une main-d'œuvre et des cadres russes subordonnés. C'est le colonel Cooper qui mérite les éloges, mais nous pouvons nous dispenser de les lui décerner car il a été assez largement payé en dollars. Sur une évaluation théorique des travaux s'élevant à 250 millions de roubles-or, soit à 3 milliards 125 millions de francs actuels, le colonel Cooper a touché 2% d'appointements, soit la bagatelle de 62,500,000 francs. (Ne pas croire que le coût du Dnieprostoi n'ait monté qu'à 3,125,000,000 de francs; c'est là une estimation purement conventionnelle pour le calcul des appointements de l'expert américain; le prix réel est de beaucoup plus considérable.)

Un petit pays capitaliste comme la France, qui ne couvre pas le sixième du globe, a construit au cours des dernières années, les ouvrages de Kembs, de la Truyère et d'autres, sans plan quinquennal, sans tintamarre; ces travaux du génie civil ne le cèdent en rien au Dnieprostoi et présentent même d'indéniables caractéristiques de supériorité sous divers rapports; les prix de revient ne sont pas comparables, la technique est exclusivement celle du pays et les travailleurs exploités dans ces entreprises ont un niveau d'existence et des libertés politiques dont leurs frères de Russie n'osent même plus rêver. Ce n'est pas cela qui fait de nous des partisans du régime capitaliste. Les ouvrages de Kembs produiront à leur achèvement 5 milliards de kilowatts-heure par an et le barrage du Colorado, en cours de construction, est plus important que celui du Dniepr, sans que nous soyons tentés d'en conclure à l'excellence du capitalisme. Mais qu'on ne vienne pas nous vanter les beautés du régime soviétique sans soviets à propos d'un « monstre » hydro-électrique que les bolchéviks n'ont pas été fichus d'ériger par leurs moyens nationaux, qui a dévoré des sommes fabuleuses pour aboutir à faire tourner, à vide, une turbine sur neuf et dont le poids ajoute à l'accablement des ouvriers et des paysans travailleurs dans le vaste « pénitencier » qu'est aujourd'hui la Russie.

PETITS PAPIERS

RENVOI ABRUPT

Un ouvrier menuisier du nom de Dupont, vient d'être renvoyé par son patron, sans beaucoup d'explication.

Le dit patron a même refusé de lui accorder les 7000 francs que l'on donne généralement à tout ouvrier congédié. Aussi un grand meeting aura lieu prochainement à la grande Salle communale de Plainpalais pour stigmatiser cette injustice.

UNE DELICATE ATTENTION

On recommence au Brésil la destruction de plusieurs tonnes de café. Le directeur de la Brésil-Standard-Café a eu une attention touchante concernant le kilo du chômeur.

Il vient en effet de faire parvenir au président des tapeurs un kilo 200 grammes, qu'il a prélevé sur le chargement destiné à un rôtissage intensif.

Un câblogramme de remerciements sera envoyé incessamment.

DES RACLETTES

Une manifestation assez agitée a eu lieu dernièrement à Plainpalais Les chrétiens-sociaux, sous la conduite de leur chef spirituel (et comment!) ont été un peu malmenés par les camarades.

Quelques fascistes et chrétiens-sociaux ont eu droit à la raclette.

CONTRE LES GAZ

Au sujet de la protection contre les gaz pour la toute dernière, voici les considérants de M. le Dr Koenig:

Aucune mesure d'exécution, ni aucune dépense n'ont été prévues et il est inexact de prétendre que le bureau fédéral envisage des masques pour toute la population. Bien au contraire, il a été envisagé que seuls les organes de protection, police et pompiers, pourront comme dans tous les autres pays étrangers, recevoir des masques.

Donc les pompiers et gendarmes seuls seront à l'abri des gaz; les autres personnes seront donc au nombre des morts. Il restera ainsi vivants et bien vivants les pompiers et les gendarmes.

Une nouvelle civilisation composée par conséquent de gendarmes et de pompiers exclusivement s'établira sur la civilisation détruite. Les gendarmes surveilleront les pompiers et les pompiers protégeront les gendarmes. Société idyllique, dans laquelle l'ordre régnera et les arts pourront librement se développer.

Brigadier, vous avez raison! C. R.

Notes en marge

Miracles fascistes.

Il y a beaucoup de sots par le monde qui croient fermement que le régime fasciste apporte la paix, la prospérité, le travail, la stabilité, la force, etc.

En fait de paix, le fascisme tend à la militarisation de toute la vie. A partir de six ans jusqu'au moment du recrutement chaque enfant passe d'une institution prémilitaire à l'autre. Les parents qui cherchent à soustraire leurs enfants à cette déformation sont parfois poursuivis et condamnés.

En fait de prospérité la dette publique italienne a passé de 78 milliards en 1922 à 105 milliards en 1933, soit une augmentation d'environ 35%.

En fait de travail, l'Italie a son million de chômeurs reconnus officiellement, comme ayant droit à une petite aumône, mais il faut compter en plus un grand nombre de chômeurs partiels ou non secourus.

En fait de stabilité, Mussolini a affirmé qu'il ne peut renoncer au Tribunal spécial et aux lois non moins spéciales pour la défense de l'Etat. C'est dire que le régime est instable et sait ne pouvoir se maintenir que par le terrorisme.

Même la stabilité ministérielle n'existe pas en Italie. Mussolini reste, mais il remanie continuellement son cabinet. Il désigne cela par un euphémisme: le changement de la garde! et il ne se trouve jamais assez bien gardé.

En fait de force, le fascisme n'a que celle d'écraser toute une population. Mais est-ce une force réelle que celle d'une masse écrasée et la force ne consiste-t-elle pas avant tout à pouvoir se soulever?

Tâches extérieures.

La presse bourgeoise publie avec une visible satisfaction:

Le Conseil fédéral s'est occupé vendredi de l'activité de MM. Canevascini, Nicole et Ehrler, qui ont pris la parole dans des assemblées tenues à Genève et ayant pour but la fondation d'une section antifasciste tessinoise, et de la présence à Annemasse de M. Rosselet, président du Grand Conseil de Genève, qui a pris la parole à une assem-

blée antifasciste. Le Conseil fédéral a désapprouvé cette activité de magistrats cantonaux de nature à compliquer les tâches extérieures du gouvernement fédéral.

Nous n'entendons pas prendre ici la défense des hommes politiques du socialisme, mais simplement souligner le caractère réactionnaire de notre Conseil fédéral, en majorité radical.

En effet, presque toute notre presse tardieusarde attaque sans cesse les radicaux français dès qu'ils sont au pouvoir; les journaux cléricaux particulièrement leur reprochent les pires méfaits. Personne, et avec raison, n'y trouve rien à redire, mais il faudrait toujours mettre des gants pour parler de Hitler ou de Mussolini.

Je me rappelle avoir suivi au mois de juillet 1912, à l'intérieur de la basilique d'Einsiedeln, un pèlerinage français. Le prêtre qui se trouvait à sa tête prit la parole dans la basilique même pour prononcer une violente diatribe contre le gouvernement français d'alors. Cela naturellement n'était pas « de nature à compliquer les tâches extérieures du gouvernement fédéral », pas plus que tous les incidents de frontière, d'espionnage, de persécution, qui ont été la suite de l'avènement du fascisme et du nazisme. Les consulats italiens et allemands font ouvertement de la propagande fasciste; mais les citoyens suisses devraient s'interdire de faire de la propagande antifasciste Pas de critique donc à la réaction!

Le grand imposteur.

Pie XI, le pape fasciste, le simoniaque qui, moyennant paiement adéquat, n'a pas hésité à faire de Mussolini l'homme de la Providence, a déclaré à un envoyé spécial de l'*Intransigeant:*

De tous les excès que nous constatons à l'heure actuelle dans le monde, l'un des plus inquiétants est celui qui, sous couleur de vrai patriotisme, ce qui est louable, exalte la nation au point de la placer au-dessus de tout. Ce nationalisme est aussi ennemi de la vraie paix et de la prospérité de tous qu'il est plein d'exagération et de fausseté.

L'exemple, l'un des exemples les plus frappants qui soient fournis de cette exagération, est la coutume qui s'est répandue en certains pays de dépasser la mesure de ce qui est raisonnable en militarisant à l'excès ce qu'on appelle « l'éducation physique des jeunes gens ». Plus, n'a-t-on pas vu des jeunes filles instruites de façon analogue, ce qui est tout à fait contraire non pas aux desseins de Dieu, mais même à la nature des choses humaines ?

Ah! le répugnant apôtre! Ne donne-t-il pas là en somme la définition de ce fascisme qu'il a aidé, prôné, exalté? Et pourquoi ne fait-il pas du moins aux jeunes filles une obligation de ne pas adhérer à des associations telles que les *Piccole italiane* et les *Giovani italiane?* C'est qu'il a été acheté, après quoi il ne peut, lui aussi, que courber l'échine.

Partisans de l'ordre.

A lire les journaux français, nous apprenons que s'il est un délit pour les ouvriers de manifester dans la rue, il n'en est pas un pour les étudiants, les patriotes, les royalistes, les fascistes, etc., de renverser des bancs, d'arracher des arbres, de dévaster tout ce qui se trouve sur la voie publique, de brûler des voitures et des autobus, etc. Naturellement notre bonne presse romande ne blâme guère tout cela; elle se borne à l'attribuer à des éléments louches. Toutes les responsabilités cessent d'être attribuées aux organisateurs de la manifestation, dès qu'il s'agit de gens bien pensants.

M. de Kérilis, lui, nous dit ouvertement qu'un préfet de police n'est pas

obligé de mettre sur le même plan une mobilisation d'émeutiers rouges flanqués, comme toujours, d'apaches et de la plus vile populace, et une manifestation de 2000 étudiants patriotes dont les pires excès se traduisent par quelques bancs cassés et par les cris de: « Au voleur! » En tout cela, M. Chiappe a eu entièrement l'opinion avec lui.

En plus des bancs, il y a eu bien d'autres choses de cassées, même des têtes, mais glissons. Sur ce bien sympathique M. Chiappe, voici ce que *L'Ordre*, journal droitier, disait aussi:

Toute la portion des boulevards comprise entre l'Opéra et le carrefour Richelieu-Drouot a été abandonnée aux manifestants canalisés par le service d'ordre. Mais, encore une fois, grâce au sang-froid déployé d'un côté comme de l'autre, grâce aussi sans doute aux consignes données par M. Chiappe à ses agents, la manifestation se déroula dans une atmosphère presque de sympathie.

Cela aussi explique pas mal de choses. Mais, en somme, pourquoi tous nos partisans de l'ordre n'ont-ils rien trouvé à redire à des manifestations qui malgré la sympathie mutuelle entre manifestants et policiers ne pouvaient guère ne pas amener des désordres?

Il est vrai qu'ils n'avaient déjà soufflé mot de tous les incendies, pillages, dévastations, assassinats que les bandes fascistes ont commis pendant deux longues années en Italie.

Quelles canailles, nos partisans de l'ordre!

GENEVE

Manifestations publiques.

Nous n'avons nulle envie de nous instituer les défenseurs de n'importe quel gouvernement; mais nous ne saurions passer sous silence l'incroyable impudence des cléricaux genevois, encore plus enragés que les fascistes avoués par l'échec électoral subi.

Pour poser en victimes, ils n'ont rien trouvé de mieux que la résiliation légale d'un contrat, avec 7000 francs d'indemnité, décision prise vis-à-vis de l'un de leurs députés, qui se trouvait dans la situation privilégiée d'être employé de l'Etat tout en échappant à la loi sur les incompatibilités.

Chaque jour des ouvriers sont mis à la porte pour leurs opinions politiques, sans la moindre indemnité, parfois même sans espoir de trouver du travail chez un autre patron, étant dûment signalés tout de suite sur une liste noire. Ce qu'on a appelé justement la guillotine sèche n'a jamais cessé de fonctionner, sans que Messieurs les bourgeois de tous les partis aient cru devoir protester. Le fait a donné lieu parfois, mais pas aussi souvent que nous le voudrions, à des grèves de solidarité, et en ces occasions toute la presse bien pensante s'est insurgée contre la prétention inouie de ne pas laisser entièrement libre le patronat dans le choix de ses salariés! Et voilà que toute une meute d'hypocrites se mettent à protester, après avoir souhaité un *redressement fasciste*, qui a consisté entr'autres en Italie à congédier des milliers d'employés des services publics, des communes, des provinces et de l'Etat. Rappelons aussi les mesures prises en Autriche par le chancelier clérical Dollfuss, frappant tous les socialistes au service de l'Etat sans même le prétexte d'une grève.

Le peuple qui a le sens des proportions et le sentiment de la justice, bien que *Le Travail* ait conseillé de laisser les cléricaux faire sans autre leur meeting de protestation, ne manqua pas de s'y rendre en une masse telle que Berra et ses amis jugèrent prudent de renoncer à palabrer et s'esquivèrent de leur mieux. Quelques incidents sans importance se produisirent dans la rue qui permirent de constater que fascistes et cléricaux étaient plus ou moins armés, ce qui a valu à plusieurs d'entr'eux quelques petites corrections.

Mais ces messieurs voulurent prendre leur revanche le lendemain. Déjà quelques jours auparavant, ils avaient chahuté, selon l'expression chère à *La Suisse*, une conférence d'un adventiste, avec comme sujet: « Les raisons pour lesquelles je ne suis plus catholique ». Ainsi dans la Rome du protestantisme, les papistes prétendent qu'il ne soit plus permis d'expliquer pourquoi leur église peut déplaire. C'est un comble. Une deuxième fois ils réussirent à empêcher le conférencier de parler et la police mit tout le monde à la porte. La chose ne se passa pas toutefois en douce et plusieurs parmi les provocateurs catholiques furent chahutés d'importance.

La Suisse, qui n'adresse aucun reproche aux *chahuteurs* catholiques, s'indigne fort par contre parce que plus tard les manifestants rouges « envahirent le grand escalier de l'église Notre-Dame, propriété privée, sans que la police intervînt ». Le fait donc de se trouver sur un escalier extérieur d'une église devient une violation de la propriété privée!

Là-dessus, le parti radical franc-maçon élève une protestation véhémente et réclame une séance extraordinaire du Grand Conseil. Pauvre radicalisme! il ne pouvait tomber plus bas.

Affiche caviardée.

Le Département de justice et police a cru bon de caviarder, selon l'ancienne méthode bourgeoise, l'affiche des cléricaux convoquant le meeting de protestation dont nous parlons ci-dessus.

Franchement cela nous fait une mauvaise impression. Non pas que les termes de l'affiche en question ne fussent plus qu'exagérés, faux; mais où irions-nous si l'on se mettait à discuter les termes de toutes les affiches de parti? A remarquer que dans le cas particulier la population même s'est rendue au meeting pour se charger de l'éventuelle correction, ce qui prouve combien celle du Département de justice et police était superflue. La meilleure censure consiste non pas à demander le changement ou la suppression de telle ou telle phrase, mais à opposer des arguments solides et irréfutables à ceux des ennemis.

C'est une mauvaise raison, dont il faut se servir le moins possible, que d'invoquer des mesures réactionnaires du passé pour en justifier de nouvelles. Nous les avons condamnées à notre égard et nous ne saurions les admettre même appliquées à des fascistes. Ces derniers doivent être frappés sans miséricorde aussitôt qu'ils essaient sauraient, d'ailleurs, demander des ménagements, eux qui en réclament surtout la suppression pour les partis et les syndicats ouvriers.

Pour nous, il ne saurait y avoir d'intérêt à aucune interdiction; mieux s'en tenir à la liberté, sauf à intervenir vigoureusement en toute circonstance contre ceux qui menacent la nôtre. Demander la suppression de la liberté pour autrui, c'est l'admettre en vertu du principe de la loi égale pour tous, pour soi-même. Réclamer des interventions à l'Etat, c'est renoncer à lutter soi-même et partant désapprendre à se défendre. Après quoi toute tyrannie a beau jeu.

Pour M. Adrien Lachenal.

Un écœurant hypocrite, M. Adrien Lachenal, dans un discours où il feignait de défendre la liberté d'opinion, a dit entr'autres:

Avant les mœurs actuelles, nous avons connu des discussions contradictoires sur des grandes idées; mais alors la courtoisie, le sens de l'équité et de l'ordre n'ont jamais cessé de régner. Que ce soit Sébastien Faure, anarchiste connu et orateur distingué, qui, d'ailleurs a très mal fini, que ce soit Jaurès, auquel le pasteur Fulliquet répondait, la salle croulait sous l'afflux des hommes et des femmes qui venaient écouter une lutte de mots. Et jamais personne ne se serait permis de prendre M. Sébastien Faure par la peau du cou, pour le jeter par la fenêtre.

Nous assistons aujourd'hui à cette déformation de mœurs qui consiste à échanger des propos rendant toute discussion impossible.

Voyons, Monsieur, qui s'essaie à déformer les mœurs en Suisse et ailleurs? Pour commencer par Genève qui a saboté une commémoration de Matteotti, une conférence Victor Basch, une conférence Loriot, les deux conférences Schmid? Quel est le journal genevois qui à plusieurs reprises a parlé de chahuter des conférences et l'exploit commis s'en est ouvertement réjoui? Vous savez fort bien que c'est *La Suisse*. Que diable! il faudrait donner ville conquise au fascisme, sans lui résister, pour se voir ensuite traité par les vôtres de lâches, comme il est arrivé aux socialistes allemands, avec raison d'ailleurs.

A Genève, les premiers qui ont prétendu ne pas laisser parler tel ou tel orateur et éventuellement l'expulser, ce sont vos amis cléricaux et fascistes, et vous ne pouvez pas l'ignorer.

Ailleurs qu'à Genève il en est de même. Savez-vous qu'à Versailles le mois dernier une réunion radicale — nous disons bien radicale — a été envahie par les bandes nationalistes, qui ont chassé public et orateurs et ont fait le plus de dégâts possibles? C'est cela que les travailleurs genevois devraient tolérer à leur tour. Nous pensons bien que non.

Mais vous trouvez moyen d'insulter, sans rien savoir, Sébastien Faure. Eh bien, sachez que notre camarade fait encore aujourd'hui, à 76 ans, des tournées de conférences au profit de la propagande, conférences qui ont toujours le plus grand succès et que personne n'ose troubler. En plus de cela, il dirige un ouvrage de grande haleine, *L'Encyclopédie anarchiste*, et travaille comme correcteur d'imprimerie, car il est resté pauvre et inébranlablement fidèle à ses idées. A la date du 6 janvier écoulé, il nous écrivait ceci:

Il est exact, en effet, que mon activité ne se ralentit pas. Et cela s'explique: d'une part, il y a tant à dire, à écrire et à faire! d'autre part, il est probable, étant donné mon âge, que je n'ai pas bien longtemps à vivre; il faut donc que j'utilise pour le mieux le temps qui me reste et les forces dont je dispose.

Voilà l'homme sur lequel vous avez cru devoir baver. Pour quelqu'un qui aurait très mal fini, avouez que tant de persévérance, de dévouement, de fidélité, de désintéressement absolu jamais démenti sont plutôt rares. Ce n'est en tout cas pas vous, Monsieur, qui pourrez en donner le moindre exemple. Votre dynastie est surtout connue par sa ladrerie. Notre camarade a pu jusqu'ici confondre tous ses ennemis, qui ont pu le rencontrer aux quatre coins de France et de Navarre, et il n'a certes pas besoin de notre défense. Mais la question générale traitée, nous ne pouvions ne pas relever votre allusion particulière.

Nous répondons: ils ont raison.

Sous ce titre, nos camarades du bâtiment ont fait afficher la déclaration suivante que nous ne saurions qu'approuver:

Une affiche signée par le Parti socialiste relative aux récents événements, porte des termes et insinuations équivoques, qui nécessitent la mise au point suivante, votée par les ouvriers du bâtiment réunis en assemblée générale.

Les faits:

Mardi 30 janvier. — Un croyant tenait une conférence, en allemand, à la Salle Centrale, et il désirait expliquer « Pourquoi il n'appartenait plus à la religion catholique ».

C'était son droit. Dans la Genève calviniste surtout. Cependant un groupe de fanatiques catholiques, dirigés par un prêtre, et soutenus par le journal chrétien-social et les fascistes à Géo, empêchèrent cette réunion religieuse.

Lundi 5 février. Les chrétiens-sociaux avaient annoncé une assemblée publique contre, disaient-ils, « le lâche et haineux chef du gouvernement L. Nicole » et pour défendre leur créature, M. Constantin, la bête noire des chômeurs. Les chrétiens-sociaux étaient convoqués par « ordre de marche », mais ils refusèrent l'entrée à nos camarades.

Nos camarades ont eu raison de protester et de se défendre contre les fascistes armés.

Mardi 6 février. Les chrétiens-sociaux, les fascistes de l'U. N. et de l'O.P.N., toujours menés par un curé, voulurent empêcher l'exercice du droit de réunion à un croyant, ayant reçu l'approbation du gouvernement, pour reprendre sa conférence chahutée huit jours plus tôt.

Les ouvriers du bâtiment sont intervenus contre les fascistes, négateurs de la liberté de pensée, pour défendre la liberté d'opinion et de réunion.

Ils ont eu mille fois raison.

La défense de la liberté, la lutte contre le fascisme appartiennent au peuple.

Il ne suffit pas de le proclamer un soir, et se dédire en face des faits sept jours plus tard.

Les socialistes de gouvernement, les dirigeants du mouvement ouvrier devraient tout de même s'inspirer de la faillite de certaines méthodes, en Italie, en Allemagne et en Autriche.

Les jeunes de Genève ont vu clair. Devant les actes fascistes, ils ont spontanément réalisé l'entente contre le fascisme entre les Jeunes socialistes, communistes, anarchistes, syndicalistes et gars du bâtiment.

Ils ont eu raison.

Les gars du bâtiment lutteront toujours, de toutes leurs forces et par tous les moyens:

Contre le fascisme, contre la dictature.

Pour la liberté d'opinion et de conscience, de croyance et de non-croyance.

Pour la liberté d'expression, de dire et de contredire.

F. O. B. B. (Groupe du bâtiment).

Le journaliste et l'aristocrate.

On connaît les hauts faits des hordes fascistes et royalistes parisiennes qui, de connivence avec le préfet Chiappe, ont pu briser, saccager tout ce qui leur tombait sous la main sans être trop dérangées par la police. On connaît, d'autre part, la reprise des mêmes faits par les mêmes hordes, soutenues cette fois par les communistes, mais qui rencontrèrent un peu plus de résistance de la part des policiers.

On pourrait peut-être logiquement penser que dans les deux cas, ayant abouti au même résultat, leurs auteurs sont ou à blâmer ou à féliciter. Eh! bien non, il y a une différence à observer. Les camelots du roy et les fascistes sont de « purs patriotes », tandis que les autres manifestants ne sont que des voyous. C'est le très honnête correspondant parisien de la *Tribune de Genève* qui a trouvé ça — après ses confrères de la presse d'extrême-droite de Paris. Il téléphona :

Après les patriotes, justement indignés, ce furent les anarchistes (? Réd.), *les communistes, tout ce que Paris compte de malsain, qui manifestèrent hier soir au centre de la capitale. Durant des heures, des actes de vandalisme inimaginables furent accomplis par des pelotons d'individus plus que louches.*

Inutile d'insister sur tant de canaillerie, qui a été insérée sans aucune réserve. Mais elle démontre une fois de plus l'esprit fasciste qui anime les valets de plume de la réaction.

Et cela ne nous ramène-t-il pas à M. Ad. Lachenal qui, au Grand Conseil, s'est plaint d'avoir rencontré dans la rue, le soir du 6 février, des manifestants « débraillés », alors qu'il n'a trouvé aucune remarque pour les manifestants porteurs de matraques ou de chapelets. Evidemment, pour le très aristocratique personnage du quai du Mont-Blanc, il est désagréable de voir des travailleurs, en habits de travailleurs, revendiquant, même un peu bruyamment, le droit à la libre discussion et faisant part de leur décision de mettre un terme aux agissements des fascistes et des punaises de sacristie. Mais M. Ad. Lachenal ne s'est certainement pas encore rendu compte que les gars aux mains calleuses sont plus utiles à la société que lui qui, pour thésauriser le plus possible, tond les œufs et coupe les sous en quatre.

G.

Takanori Oguiss.

C'est le nom d'un peintre japonais très intéressant.

J'engage vivement les camarades à aller voir au Musée Rath les œuvres de cet artiste. Oguiss peint de vieilles maisons, mais avec un art émouvant et très humain.

Quartiers sinistres de Paris, masures décrépites, comme il en a bien compris de suite toute la beauté.

Travail fourni dans les difficultés matérielles de la vie d'un artiste probe et honnête, quelle poésie magnifique se dégage de ces toiles! Allez voir ça.

C. R.

●●●●●●●●●●●●●●●●●●●●●●●●●●●●●●

La grandeur du crime est la seule différence qu'il y ait entre un conquérant et un brigand.

Marat.